

Québec français



# L'univers romanesque La difficile quête du bonheur

Gilles Dorion

Number 41, February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1981). L'univers romanesque : la difficile quête du bonheur. *Québec français*, (41), 46–48.

## Vers le centre du monde

Un tel discours n'exclut pas des intervalles de joie et sait s'en nourrir. De ce point de vue, l'amour offre son havre de grâce et provoque les plus beaux instants; le ton poétique, sans devenir complaisant, suggère un bonheur éphémère, car l'avenir impose sa présence et la provoque. Il n'est donc pas surprenant de constater que les verbes sont souvent au passé et au futur, tandis que le présent est presque exclusivement réservé à un temps privilégié, idyllique. Dans l'esprit du poète persiste la conviction que le bonheur est utopique et éphémère. Le temps s'abolit de lui-même et ne peut être en aucune façon soumis au devenir des hommes. L'écriture tente alors de saisir au vol ce temps fugitif mais elle se situe toujours en-deçà de la diachronie. La poésie ne tente plus de représenter les objets mais plutôt des images d'objets, rendant visibles la

marche du temps et la projection d'une conscience poétique. En un mot, ces signes sont la trace visuelle, le palimpseste du corps vécu de l'artiste.

Un symbolisme d'abondance et la rigueur formelle de chaque ouvrage amenuisent l'accès à ces poèmes car la lecture exige une présence soutenue et un mûrissement de la matière poétique par surcroît excessivement volatile. Mais, comme le poète, lorsque nous participons à cette soif de pureté, à ce goût de liberté, nous saisissons le noyau des êtres et des objets: « Je m'arrête au nord du mirage<sup>0</sup> ma chair gonflée d'impatience<sup>0</sup> l'âme agrandie d'incertitude<sup>0</sup> et je touche le cœur inviolé des choses »<sup>7</sup>. Dès *les Enfants continuels*, le premier recueil publié, jusqu'aux *Chevaux de verre*, la dernière publication, nous assistons à la même recherche du centre du monde, exprimée selon diverses modulations, à travers

une forêt de symboles d'où jaillit le sens premier, antérieur à toute problématique.

L'œuvre littéraire de Suzanne Paradis est injustement méconnue, car ses écrits exigent d'être apprivoisés et nous obligent à un travail d'établissement du texte. Sans rien céder aux modes d'écriture ou à l'embrigadement idéologique, elle a construit une œuvre savante que l'on devra reconnaître un jour ou l'autre. ■

### Notes

<sup>1</sup> Dans « Pour le proche avenir », *les Enfants continuels*, Québec, Éditions Garneau, [1978], 33p.

<sup>2</sup> Sylvie, Dallard, L.A.Q., 1970, p. 141.

<sup>3</sup> *La Voie sauvage*, p. 31.

<sup>4</sup> *Noir sur sang*, p. 67.

<sup>5</sup> *Id.*, p. 109.

<sup>6</sup> *Les Chevaux de verre*, p. 55.

<sup>7</sup> *Le Visage offensé*, p. 85.

## L'univers romanesque

### La difficile quête du bonheur

#### Ambivalence(s) et paradoxe(s) des personnages

On ne peut s'empêcher d'être frappé, quand on lit (et relit) à la suite, sans interruption, les romans de Suzanne Paradis, par la quantité impressionnante des leitmotivs qui forment la trame continue de son œuvre, tant au niveau des personnages qu'à celui de la thématique. Son univers, en effet, est peuplé d'êtres ambivalents et paradoxaux tendus vers une recherche passionnée de la vie. Cette vie, qu'ils découvrent avec fébrilité et précipitation, sans égard à la prudence de l'attente et à la maturation lente des événements, semble mener trop souvent à des impasses tragiques, à des cul-de-sac étouffants, plutôt qu'à la découverte paisible du bonheur (ici, il conviendrait de faire exception pour *Miss Charlie*, qui s'achève dans la tranquillité feutrée d'une calme vie quotidienne). La recherche affolée et torturée d'un accord difficile, d'une communication fragile, tourmente des êtres excessifs, agressifs, dévorés par des passions souterraines terriblement exigeantes, dans les

---

par gilles dorion

---

L'œuvre romanesque de Suzanne Paradis présente un caractère foisonnant par son contenu et son écriture. Il est presque superflu d'ajouter qu'une évolution inévitable a marqué les vingt années de production littéraire de l'écrivain, qui a publié jusqu'à ce jour huit romans (si l'on inclut *Il ne faut pas Sauver les Hommes*, reclassé depuis peu comme un conte, mais longtemps assimilé aux romans) et un recueil de nouvelles, en plus de treize recueils de poésies et de deux essais. Nous essaierons, à travers une forêt de signes, de tracer le portrait des personnages romanesques, d'en dégager thèmes et symboles, de circonscrire leur espace, enfin d'analyser la structure formelle, de scruter l'expression du discours narratif.



tumultes et les déchirements des cœurs et des esprits, quand ce n'est pas dans le ravage des corps. La souveraineté de ces passions violentes ne leur accorde aucun répit, elle les confronte sans arrêt, les lance les uns contre les autres, impitoyablement, les dresse dans des combats (sur)humains dont ils sortent épuisés, les enserme dans de puissants étaux qui les étouffent, les font suffoquer ou les précipitent à la mort. Ou bien, à la façon de bêtes rampantes, vipères, serpents, monstres informes, d'êtres souterrains, dont les attaches chthoniennes paraissent d'autant plus fortes qu'elles sont plus profondes, elles s'attaquent sournoisement aux personnes, les réduisant à une inexplicable impuissance.

C'est dire la tension, parfois intolérable, des rapports qui lient ou séparent hommes et femmes, des rapports de force qui s'instaurent entre eux, qui, plus souvent qu'autrement, les opposent, les heurtent, les bousculent, les divisent, plutôt qu'ils ne les rapprochent et les unissent. Des couples insolites se forment, bientôt déformés dans un affreux triangle scalène, où l'amour humain, fréquemment physique, charnel ou incestueux, cède tôt la place à une haine viscérale d'une incroyable violence.

### Une œuvre traversée de symboles contradictoires

Des signes contradictoires, contrastés, révèlent par leur multiplicité l'ambivalence, ou plutôt la polyvalence, paradoxale de personnages déchirés par des sentiments qui devraient tendre à les rapprocher, mais qui, irrémédiablement, les repoussent et les séparent.

Autant les états d'âme de certains personnages sont-ils fondés sur des sentiments de violence qui les écorchent et provoquent en eux nausée, haine ou révolte, autant, toutefois, certains autres sont-ils marqués par l'appel irrésistible des sexes, qu'une sensualité animale rapproche instinctivement et qui s'exaspère farouchement dans la lutte des corps et des esprits. Ainsi l'amour se trouve-t-il transformé en une incommunicabilité insoutenable, tant dans les rapports amoureux — maris et femmes, amants et maîtresses — que dans les relations paternelles ou maternelles. Ces dernières, surtout, trahissent des maternités aigres, ratées ou refusées, à tel point qu'on se demande si aucune des femmes des romans de Suzanne Paradis réussit à accéder à une normale maternité. Pourtant, la chair qui hurle l'emporte souvent sur la tendresse, reverse barrières et interdits, mais conduit la plupart du temps aux attraits

venimeux de la vengeance et aux excès de la violence.

Toutefois, le destin des personnages semble inscrit dans une inéluctable fatalité, dont l'issue ne peut être que la solitude déprimante, la vieillesse précoce ou la mort définitive. En effet, que de cadavres, que de cercueils, que de cortèges funèbres, que de cimetières! Un capiteux parfum de couronnes mortuaires flotte dans l'atmosphère. Mais aussi que de corps fatigués, malades, ridés, pervers par une vieillesse prématurée! Que de personnes seules, séparées, célibataires, isolées, souffrant une solitude qui s'égrène avec une lenteur exaspérante au fil des jours! L'enfance, omniprésente, cède ainsi la place à la vieillesse, la beauté — la plupart du temps la plus pure — s'efface rapidement devant la décrépitude physique. L'amour maternel est souvent bafoué ou triste, les conditions mâle et femelle s'affrontent en des combats douteux, que les narrateurs (narratrices) traduisent en des paroles amères ou désabusées. Il reste que les narrateurs poursuivent inlassablement la Vérité, que les personnages sont obsédés par son intangibilité et surtout son inaccessibilité déconcertante.

La mémoire joue un rôle de premier plan dans l'exploration de l'écrivain/narrateur, qui se complaît dans ses souvenirs, procède à des collages réussis, raconte au fil des jours les événements qu'il se rappelle ou qu'il invente avec des talents inouïs de fabulateur, car la fiction surpasse souvent le réel!

Ne serait-on pas tenté de prétendre que la romancière a constamment brodé des variations sur de mêmes thèmes? Nous n'irions pas jusqu'à soutenir qu'elle a continuellement écrit le même roman! Qui l'oserait? Il existe des différences fondamentales de structures, en tout cas, entre *les Hauts Cris* et *Miss Charlie* pour que l'affirmation supporte la discussion.

### Une reconstitution de l'espace réel

En parcourant les romans de Suzanne Paradis, on ne s'étonne plus de traverser des jardins et des parcs, pleins de fleurs et d'arbres, des forêts mystérieuses, de contourner des étangs — ou d'y plonger —, d'habiter des îles lointaines, de longer des plages sablonneuses, d'affronter la mer agitée. Bref, tout un environnement naturel enveloppe les personnages. Des maisons profondes, encombrées de meubles, d'objets de verre, de miroirs, de sculptures..., gonflées d'armoires, constituent des lieux privilégiés, très souvent, au milieu

d'un jardin fleuri, d'un parc boisé, d'un domaine interdit, clos par des barrières protectrices, infranchissables de part et d'autre. Ces espaces clos encerclent les personnages, les asphyxient, à tel point que ceux-ci désirent s'en échapper; ou, au contraire, ils assurent chaleur, protection, confort et sécurité.

Mais, où situer ces espaces romanesques sinon dans l'imagination créatrice de l'écrivain qui, à partir de collages habiles d'espaces réels, bâtit ou reconstitue un pays à sa mesure et selon ses goûts? Ces espaces fictifs obéissent non seulement aux inclinations de l'auteur, mais aussi aux besoins de ses créatures imaginaires. Malgré les noms divers attribués aux parcs, aux jardins et aux villes, les personnages sont à la fois de nulle part et de partout. Rarement pourrait-on les placer au Québec. Cette indétermination permet au lecteur de se déplacer dans un univers sans frontières, où les problèmes existentiels de l'homme se retrouvent les mêmes à quelque endroit où il vive.

On aura sans doute remarqué aussi la présence, figurée ou non, de chevaux, de sable, de cendres, de citernes, fosses, cavernes ou puits, à la symbolique invitante pour les psychanalystes. Que de fois, également, le ventre maternel ne constitue-t-il pas le centre d'un univers rudoyé, violenté par l'Homme qui y pénètre ou par l'Enfant qui en sort, parfois difforme, parfois mort!

### Une écriture hermétique?

La structure générale des romans de Suzanne Paradis a subi des métamorphoses sensibles à partir d'*Emmanuelle en noir* et même des *Cormorans*. Cette transformation s'est surtout effectuée dans ses trois derniers romans. Ce n'est pas, à vrai dire, la qualité du vocabulaire, la valeur de l'expression qui sont mises en cause, mais bien plutôt le «pacte narratif» lui-même. Alors que, dans *les Hauts Cris*, elle ne se risque pas encore au *je* métaphorique (par pudeur anti-autobiographique?), elle y succombe dans tous les autres. La «manière» de l'écrivain apparaît originale à plusieurs titres: le *je* narratif est confondu (en apparence) au *je* narré, bientôt ou alternativement dédoublé avec la troisième personne. Le va-et-vient entre le *je* et le héros est constant, de telle sorte que la romancière peut garder une distance confortable entre elle et le narrateur. En même temps, ce procédé lui sert à révéler les données secrètes des êtres humains qui gravitent autour de *je/elle* sans se compromettre plus que le «poète» (créateur), sans rompre ou percer le secret du «pacte autobiographique».

Cet habile camouflage est doublé par un deuxième procédé, qui exerce une certaine violence sur le lecteur. C'est l'interpellation fréquente placée dans la bouche du narrateur : ce *je/tu* opère une forme astucieuse de connivence entre les personnages, mais aussi entre eux et le narrateur, entre eux et la romancière. Il tient en quelque sorte le lecteur à distance, même parfois en dehors de la narration. L'instance narrative semble jouer le jeu pour elle-même, sans se préoccuper des personnes extérieures à l'histoire. Cela peut se vérifier aisément quand on constate le mouvement spiralé du souvenir dans lequel se complaisent les narrateurs, ou quand l'écrivain multiplie les *je*, comme dans *les Cormorans* (cela n'est pas sans rappeler *Au-delà des visages* d'André Giroux, *Quand j'aurai payé ton visage* de Claire Martin...).

À partir de *L'Été sera chaud* l'auteur ajoute deux procédés, devenus courants chez elle, d'importantes variations dans la ponctuation, jusque-là conventionnelle. Les signes forts diminuent sensiblement en nombre et cèdent le pas aux virgules, ce qui entraîne un rythme nouveau, plus intérieur. Cette modification n'a rien d'extraordinaire en soi, ni d'inhabituel, car plusieurs romanciers l'avaient déjà pratiquée (et la pratiquent encore : par exemple Marie-Claire Blais, Gérard Bessette, Gilbert LaRocque, Normand Rousseau...). Ce qui retient l'attention, c'est que ces transformations graphiques accentuent l'hermétisme des romans de Suzanne Paradis, en nous plongeant davantage dans l'intériorité du narrateur qui chemine dans ses souvenirs souvent cahotiques, en tout cas désordonnés, dans un imaginaire parfois fantaisiste, dans des phantasmes non assumés. Par le fait même, dirait-on, l'auteur prend conscience — comme bien des romanciers contemporains — de l'acte d'écrire en train de se produire et les difficultés de ses personnages renforcent sa « maïeutique ».

Enfin, par-dessus tout, la densité de l'expression le dispute à celle du sens, qu'elle occulte parfois par son bavardage, son « verbiage » (le mot est de la bouche d'Aldonore, dans *L'Été sera chaud*, p. 175), son « bruit ». Elle forme souvent un écran entre le lecteur et le roman. On découvre, quelquefois, difficilement, lentement, à petites doses, par accumulation de minces indices, le statut des personnages, à travers une jungle de mots, de signes bruyants, qui risquent de confiner l'œuvre narrative de Suzanne Paradis à l'hermétisme. Aussi le lecteur est-il convié, à cause de cela même, à une attention plus soutenue, qui lui permettra d'accéder aux arcanes secrets de symboles sibyllins. Derrière

les apparences se cache la Vérité, objet de toute l'œuvre de Suzanne Paradis. Aux initiés appartient la joie de la découverte, le plaisir de communier avec l'écrivain, à travers la somptuosité du vocabulaire, la richesse des images et la qualité du style.

L'écriture, pour Suzanne Paradis, apparaît comme une discipline stricte à laquelle ne peuvent souscrire tous les lecteurs. Une expression trop étudiée ne risque-t-elle pas d'altérer la spontanéité de la vie et de restreindre l'accessibilité à l'œuvre ? ■

## Bibliographie

### I. Œuvres

- Les Enfants continuels*. Poèmes, [Beaumont, l'auteur, 1959], 68 p.
- À temps, le bonheur...* Poèmes, [Beaumont, l'auteur, 1960], 116 p.
- Les Hauts Cris*. Roman, [Paris], les Éditions de la Diaspora française, [1960], 174[1] p. (Collection Fiction). [Réédition : Québec, Éditions Garneau, 1970, 166 p.].
- Aux portes de la haine*. Poèmes, dans *Écrits du Canada français*, vol. XI, 1961, p. 209-228.
- La Chasse aux autres*. Poèmes, [Trois-Rivières], Éditions du « Bien public », 1961, 106 p.
- Il ne faut pas sauver les hommes*. Roman, [Québec], Librairie Garneau, 1961, 185[2] p.
- La Malebête*. Poèmes, Québec, Librairie Garneau, 1962, 94 p. ; deuxième édition, Québec, Éditions Garneau, [1963], 153 p. ; troisième édition, [1968], 154 p.
- Pour les enfants des morts*. Poèmes, Québec, Éditions Garneau, 1964, 148 p. ; deuxième édition, [1968], 147 p.
- Le Visage offensé*. Poèmes, Québec, Éditions Garneau, [1966], 176 p.
- Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français, 1884-1966*, [Québec], Éditions Garneau, [1966], 330 p.
- François-les-oiseaux*. Nouvelles, [Québec], Éditions Garneau, [1967], 161 p.
- L'Œuvre de pierre*. Poème, [Québec], Éditions Garneau, 1968, 72[1] p.
- Les Cormorans*. Roman, [Québec], Éditions Garneau, [1968], 243 p.
- Pour voir les plectrophanes naître*. Poèmes, [Québec], Éditions Garneau, [1970], 89 p.
- Par le fer et par le froid*. Poèmes, dans *Écrits du Canada français*, vol. XXX, 1970, p. [59]-72.
- Emmanuelle en noir*. Roman, Québec, Éditions Garneau, [1971], 177 p.
- Il y eut un matin*. Poèmes, Québec, Éditions Garneau, [1972], 75 p.
- La Voie sauvage*. Poèmes, Québec, Éditions Garneau, [1973], 68 p.
- Quand la terre était toujours jeune*, Québec, Éditions Garneau, 1974, 143 p. (Coll. : Garneau/roman).

- L'Été sera chaud*. Roman, Québec, Éditions Garneau, 1975, 210 p.
- Noir sur sang*, Québec, Éditions Garneau, [1976], 119 p.
- Un portrait de Jeanne Joron*, Québec, Éditions Garneau, 1977, 261 p. (Coll. Romans).
- Adrienne Choquette vue par Suzanne Paradis*, Notre-Dame-des-Laurentides, Presses laurentiennes, 1978, 279 p.
- Poèmes 1959-1960-1961*, Québec, Éditions Garneau, 1978, 243 p. [Version remaniée et corrigée de *les Enfants continuels*, *À temps, le bonheur...* et *la Chasse aux autres*].
- Miss Charlie*. Roman, [Montréal], Leméac, [1979], 322 p. (Collection Roman).
- Les Chevaux de verre*. Poèmes, [Montréal], Nouvelles Éditions de l'Arc, [1979], 57 p. (Collection de l'Escarfel).

### II. Études

- BLAIS, Céline, « Suzanne Paradis. *L'été sera chaud* », *Livres et Auteurs québécois*, 1975, p. 35-36.
- BOURQUE, Paul-André, « Entrevue avec Suzanne Paradis », *Lettres québécoises*, n° 16 hiver 1979-1980, p. 59-65.
- BOUVIER, Luc, « Suzanne Paradis. Poèmes », *LAQ*, 1978, p. 145-146.
- DORION, Gilles, « Romans. *Un portrait de Jeanne Joron...* », *Québec français* n° 29 (mars 1978), p. 6-7.
- , « Romans. *Miss Charlie* », *Québec français*, n° 38 (mai 1980), p. 10.
- ÉMOND, Maurice, « Suzanne Paradis. Un portrait de Jeanne Joron », *LAQ*, 1977, p. 53-55.
- GAUVIN, Lise, « Suzanne Paradis. Un monde d'une inquiétante étrangeté », *le Devoir*, 23 février 1980, p. 23-24.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, [1976], p. 544-545.
- MARTEL, Réginald, « Littérature. Quelques notes insuffisantes sur *Miss Charlie* », *la Presse*, 26 janvier 1980, p. B-3.
- MÉLANÇON, Robert, « Suzanne Paradis et le bruit », *le Devoir*, 11 mars 1978, p. 35.
- PONTBRIAND, Jean-Noël, « Suzanne Paradis. *Noir sur sang* », *LAQ*, 1976, p. 155-156.
- VAN SCHENDEL, Michel, « *la Chasse aux autres* », *LAC*, 1961, p. 33-34.

Roger CHAMBERLAND  
Aurélien BOIVIN